

l'arche et qu'il entra dans la tombe ; c'est à Joppé qu'arriva l'aventure merveilleuse de Persée ; c'est près de Joppé que Pausanias a vu la fontaine où Persée lava le sang dont il était couvert, et saint Jérôme, la pierre et l'anneau où Andromède fut attachée ; c'est à Joppé qu'aborderet les flottes d'Hiram, chargées de cèdres pour le temple ; c'est à Joppé que s'embarqua le prophète Jonas fuyant devant la face du Seigneur ; c'est à Joppé enfin, qui s'appelle alors Jassa, que la femme de saint Louis accouche d'une fille nommée Blanche, et que, comme contre-coup à cet heureux événement, il apprend la mort de sa mère qui s'appelle Blanche aussi.

On descendit à Jassa. Les lettres du voyageur produisaient leur effet. Trois religieux vinrent le chercher à bord, l'installèrent dans une cellule où il avait de l'eau fraîche et du linge blanc, ce premier besoin de l'homme du monde ; de l'encre et du papier, ce premier besoin du poète.

La nuit vint, et au lieu de prendre ce repos dont il a si grand besoin, le voyageur passe une partie de la nuit à contempler cette mer de Tyr que les Hébreux, dans leur ignorance, appelaient la grande mer ; qui porta les flottes du roi-prophète, quand elles allaient chercher les cèdres du Liban ; cette mer où, dit Isaïe, Léviathan laisse des traces comme des abîmes ; cette mer à qui le seigneur donna des barrières et des ports ; cette mer qui vit Dieu et s'enfuit. M. de Chateaubriand resta cinq jours à Jassa, puis il part, traverse la plaine de Laron, si belle et si odorante, selon l'écriture, où les roses sont toujours en fleurs comme à Pæstum, où la mère de Constantin creusa un puits, où Saint-Joseph, la Vierge et l'Enfant-Jésus firent une halte d'une heure lorsqu'ils furent en Egypte.

A Rama, M. de Chateaubriand trouve un drogman du couvent de Jérusalem, que le gardien envoya au-devant de lui. Là on prend une escorte, c'est le fameux Abou-Gash qui la commande ; de 1806 à 1835, c'est lui qui a escorté tous les voyageurs. En 1830, comme sa vue baissait, il me fit demander, par un ami commun, une lunette d'approche et des pistolets à piston ; en 1836, je m'informai de lui à Ibrahim-Pacha : depuis dix ans, Ibrahim-Pacha l'avait fait mettre aux galères.

A une demi-lieue de Rama, où Rachel mourut sans être consolée, où naquit cet homme juste qui ensevelit le Seigneur, s'élève le village du bon larron, qui donna au Christ mourant l'occasion d'accomplir son dernier acte de miséricorde.

Le poète continue son pèlerinage. Tout à coup, il entend crier près de lui : En avant, marche ! Ce sont de petits Bédouins qui font l'exercice avec des bâtons

de palmiers, et qui répètent ces mots retenus par leurs pères, et qui furent pendant quinze ans le mot d'ordre de nos armées.

« Enfin, dit le voyageur, la terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouilla ; les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa : les mousses mêmes disparurent ; l'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravâmes pendant une heure ces régions attristées pour atteindre un col plus élevé que nous voyions devant nous. Parvenus sur le plateau, nous cheminâmes pendant une heure sur le plateau nu, semé de pierres roulantes ; tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels se levaient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paraissait un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : *El Gods!* et s'enfuit au grand galop. »

Cette ville, c'était Jérusalem ; *el Gods* voulait dire la ville sainte.

Le pèlerin était arrivé au but de son voyage ; il allait dès le jour même s'agenouiller au tombeau du Christ.

Presqu'au même moment, comme nous l'avons déjà dit, un pèlerin armé apercevait les murailles d'une ville non moins ardemment désirée par lui. Celui-là avait aussi un tombeau à visiter.

Ce pèlerin armé, c'était Napoléon ; cette ville, dans laquelle il entrait, c'était la capitale de la Prusse ; ce tombeau qu'il venait visiter, c'était celui du grand Frédéric.

Tous deux étaient de retour en France en juillet 1807 : l'un rapportant l'épée du grand Frédéric, l'autre une soie d'eau puisée au Jourdain.

Sept ans après, cette épée était réclamée par Frédéric-Guillaume.

Quatorze ans plus tard, cette eau servait à baptiser Henri V.

Napoléon était au zénith de sa gloire ; la paix de Tilsitt venait de lui assurer sa place parmi les souverains. Comme César, qui n'avait jamais eu qu'une bataille douteuse, il avait encore la virginité de la victoire ; les trônes de la terre étaient à sa disposition : il avait fait son frère aîné. Joseph, roi de Naples ; son frère cadet, Louis, roi de Hollande ; son beau-fils, Eugène, vice-roi d'Italie ; son beau-frère, Murat grand-duc de Berg. La France, comme le monde romain, n'avait plus de limites : au-delà des frontières s'étendait le protectorat ; au delà du protectorat l'influence ; au-delà de l'influence le nom.

Chateaubriand vit sans éblouissement

cette grande fortune. Celui qui venait de visiter Venise, Corinthe, Sparte, Athènes, Constantinople, Tyr, Jérusalem, Alexandrie et Tunis ; celui qui venait de voir les nations dans leur tombeau, les villes dans leur oubli, les civilisations dans leur poussière, celui-là pouvait poser l'échelle contre toute gloire, et prendre la mesure de toute renommée.

D'ailleurs, n'avait-il pas, lui, de son côté, son œuvre religieuse à accomplir, comme l'autre son œuvre matérielle ? N'avait-il pas sa bataille d'Eylau à livrer, en faveur du christianisme, comme l'autre en faveur de la civilisation ? Les *Martyrs* ne devaient-ils pas amener la paix de Tilsitt de la chrétienté ?

Les *Martyrs* parurent en 1809. Napoléon était en Espagne ; à son retour, il trouve le nom de Chateaubriand dans toutes les bouches ; il faut qu'il absorbe cette gloire dans un des rayons de sa faveur. Il avait établi en 1802, je crois, un prix décennal destiné à l'auteur de l'ouvrage littéraire réunissant au plus haut degré la nouveauté des idées, la valeur de la composition et la nouveauté du style ; il invita l'Académie à lui présenter son rapport.

Malheureusement César avait oublié de dire qu'elle était la pensée qu'il cachait sous cet ordre.

L'Académie savait Chateaubriand en disgrâce ; elle présenta sa liste à S. M. l'empereur et roi : le *Génie du Christianisme* y brillait par son absence.

Napoléon comprit qu'il fallait s'expliquer plus clairement. Il demanda un rapport sur le *Génie du Christianisme*. Le rapport fut fait et présenté.

Après les *Martyrs* parut l'*Itinéraire*. Napoléon feuilleta le livre et tomba sur cette phrase : « J'ai vu Ali-Aga se fâcher à Jéricho contre un Arabe qui lui disait que si l'empereur avait voulu prendre Jérusalem, il y serait entré aussi facilement qu'un chameau dans un charap de doura. »

Le même soir Napoléon laissa tomber cette question : « Pourquoi donc M. de Chateaubriand n'est-il pas de l'Académie française ? » Justement, Marie-Joseph Chénier venait de mourir ; un fauteuil était vacant ; M. de Chateaubriand fut nommé de l'Académie à une grande majorité. Cette nomination était le triomphe de la royauté et de la religion sur la révolution et l'athéisme.

Mais ce n'était point le tout d'être nommé à la place de Chénier, il fallait encore faire son éloge ; or, pour M. de Chateaubriand, faire l'éloge de Chénier, c'était mentir à toutes les sympathies de son cœur à toutes les convictions de sa conscience.

Au lieu de faire un éloge, M. de Chateaubriand fit un iambe. Cet iambe, c'é-